

Un confinement à l'époque byzantine

Manuel II Paléologue, un empereur prisonnier du destin

« Le vase des espoirs n'est jamais vide tant que les hommes ont un souffle »

Lettre de Démétrius Cydonès à Manuel II

L'empire que l'on appelle byzantin survécut pendant mille ans à l'Empire romain dont il était issu. Le prestige des empereurs romains était tel que leur mort au combat ou leur capture étaient considérées comme des catastrophes dont l'histoire a gardé le souvenir. Après l'intermède de la quatrième croisade, qui livra Constantinople à des empereurs « latins », la dynastie des Paléologue avait restauré dans des frontières réduites l'ancien empire romain d'Orient.

Le dernier siècle de l'empire byzantin, qui se proclame toujours fièrement empire romain, et qui s'étend de 1350, date de naissance de Manuel II à la chute de Constantinople en 1453, offre un exemple navrant de guerres civiles, d'impuissance devant l'invasion turque, mais aussi d'un courage dans l'adversité confinant à l'illusion.

L'un des derniers souverains byzantins, Manuel II, connut un règne paradoxal : il fut, au sens propre du terme, un prisonnier de ses rivaux familiaux pendant des périodes plus ou moins longues. Il fut assiégé dans sa capitale par ses ennemis turcs et même contraint de les servir militairement. Montrant dans l'adversité un courage étonnant, il a également laissé des œuvres littéraires et une correspondance qui font de lui un des derniers lettrés de la civilisation grecque.

Le père de Manuel, Jean V Paléologue, devait faire face à l'usurpation de Jean VI Cantacuzène, à laquelle il parvint à mettre fin en 1354, au prix d'une progression alarmante des Turcs en Europe. Alors que Manuel n'avait pas cinq ans, son père, désireux de se ménager l'alliance de la catholicité latine malgré le schisme qui séparait l'Eglise orthodoxe et l'Eglise latine, offrit au pape de lui envoyer Manuel comme otage, tandis que des envoyés du pape « latiniseraient » l'empire, et notamment le fils aîné de Jean V, Andronic, héritier du trône. Ce plan étrange ne fut pas pris au sérieux par la Papauté d'Avignon et ne reçut pas de réponse.

Manuel fut alors, avec son frère Michel, entraîné par Jean V dans une nouvelle expédition désespérée. Tous trois entreprirent un voyage chez Louis d'Anjou, roi de Hongrie, pour lui demander de l'aide en échange d'une conversion au catholicisme. Il semble que Manuel et son frère demeurèrent otages à Buda, tandis que Jean V effectuait un difficile retour à Constantinople.

Manuel, revenu également, fut nommé gouverneur de Thessalonique. Jean V s'embarqua pour Rome où il se convertit personnellement au catholicisme. Son retour le conduisit à Venise où il consentit une négociation laissant à la République l'île de Tenedos, clé des détroits, en échange d'une assistance financière. En fait, Venise le traita comme un prisonnier pour dettes. Son fils aîné, Andronic V, à Constantinople, lui refusa toute aide tandis que Manuel partit aider son père.

A ce moment, qui coïncida avec une défaite totale des Serbes devant les Turcs à la bataille de la Maritza, Jean V se résigna à accepter la réalité et à devenir de fait un vassal des Turcs.

Son fils, Andronic, conclut un pacte avec le fils de l'émir turc Mourad Saudji, en vue d'une rébellion contre leurs pères respectifs. Les deux princes furent condamnés à être aveuglés. Saudji mourut dans l'opération, tandis qu'Andronic ne subissait qu'une mutilation partielle. Manuel fut proclamé co-empereur au lieu de son frère.

La prison d'Anemas

Andronic fut emprisonné dans la tour d'Anemas, à côté du palais impérial, mais parvint, à l'occasion d'un changement de prison, à s'échapper et à négocier avec les Génois de Galata, voisins de Constantinople et ennemis de Venise, et avec les Turcs. En 1373, il investit Constantinople et, après trois jours de combat, emprisonna à son tour Jean V, Manuel II et son frère Théodore dans la Tour d'Anemas. Manuel et Théodore y développèrent une profonde amitié, qui se reflètera dans l'oraison funèbre que Manuel prononça plus tard après la mort de son frère. Après trois ans de captivité, les prisonniers s'échappèrent et obtinrent la faveur de Mourad, qui arbitra le conflit en déplaçant Andronic V à Selymbria sur la côte de la mer de Marmara.

Manuel, en 1382, repartit pour Thessalonique où, menant une politique opposée à celle de son père, il reprit les hostilités contre les Turcs, avec un certain succès. Le désastre était toutefois inévitable et Thessalonique se livra aux Turcs tandis que Manuel s'enfuyait.

En 1385, Andronic IV mourut, laissant un fils, Jean VII. Manuel restait en exil à Lemnos après la chute de Thessalonique. Bajazet avait succédé à Mourad. Il appuya Jean VII. Celui-ci entra dans Constantinople et Manuel et son père durent se réfugier dans la forteresse de la porte d'Or. Manuel s'échappa, rassembla des renforts et expulsa Jean VII de la ville.

Prisonnier aux armées

Les empereurs n'étaient plus que les prisonniers de fait de Bajazet. Manuel dut fournir un contingent à l'armée de l'émir pour réduire la dernière ville byzantine d'Asie mineure, Philadelphie.

Jean V mourut en 1391. Manuel quitta l'armée de Bajazet pour rejoindre Constantinople. Pour calmer l'irritation de Bajazet, il dut à nouveau rejoindre l'armée et décrit ces campagnes dans une partie de sa correspondance. Il écrit amèrement à Cydonès : « Voir les Romains et moi-même, négligeant nos propres intérêts, combattre dans le pays des Scythes contre les Scythes et servir de commandant à nos propres ennemis, est-ce que ceci n'intriguerait pas Démosthène lui-même et ne le priverait pas de toute faculté de parole ? » Il semble que Manuel combattait les Tartares, qu'il appelle Scythes. D'après ses lettres, l'armée turque se livrait à d'épouvantables massacres. Les habitants avaient quitté les plaines pour se réfugier dans les montagnes. Manuel rencontrait des villes qui avaient été prospères au temps de l'Empire romain d'Orient. Il s'enquérissait de leur nom et les Turcs lui répondaient : « Nous avons détruit ces places et le temps a détruit leur nom ». C'est ainsi qu'il traversa les ruines de Pompeiopolis, se rappelant le souvenir du grand Pompée qui avait donné son nom à la ville.

En bon militaire, l'empereur ne perd pas son sens de l'humour. Il écrit à Constantin Asan que l'armée manque de tout, singulièrement de vivres et de nourriture pour les chevaux. Un soldat s'était résolu à vendre l'un de ses chevaux pour nourrir les autres. Au prix qu'on lui faisait, il calcula que la nourriture d'un cheval pour un jour lui coûterait chaque jour le prix de neuf chevaux. « Vraiment », conclut-il

dans une autre lettre à Cydonès, « si le poète comique, Aristophane, revenait, il composerait une tragédie semblable au *Plutus*, où la fortune apparaîtrait aveugle, en symbole de nos peines ».

Au cours d'une halte à Ancyre, l'empereur, passionné de théologie, trouva le temps d'une longue controverse théologique avec un savant musulman. Il la relata dans son *Dialogue avec un Persé*.

En 1392, Manuel épousa Héléne, fille du prince serbe Constantin Dejanovic ou Dragaš.

Aux yeux du monde, Manuel, combattant aux côtés de Mourad, était devenu au mieux un vassal, au pire au prisonnier de l'émir. Le patriarche Antoine se crut obligé d'apaiser l'indignation du grand prince de Moscou, Basile Ier, par une longue lettre lui rappelant que, s'il méprisait le patriarche, il méprisait Dieu lui-même dont le patriarche était le représentant. « Vous dites », ajoutait-il, « nous avons une Eglise mais nous n'avons pas d'empereur et nous n'en espérons pas. Ces choses ne sont pas bonnes. Le saint empereur détient une grande position dans l'Eglise. L'empereur n'est pas comme les autres gouvernants et souverains de villes, car depuis le début les empereurs ont confirmé et établi leur piété dans tout le monde habité. Les empereurs ont réuni les conciles œcuméniques. Même si, avec l'acquiescement de Dieu, les gentils ont encerclé le royaume et le pays de l'empereur, néanmoins, l'empereur a toujours la même élection par l'Eglise et les mêmes prières et, avec la même myrrhe il est oint et élu empereur et autocrate des Romains, c'est-à-dire, de tous les chrétiens. Par conséquent, ce n'est pas une bonne chose, mon fils, que vous disiez que nous avons une Eglise et de ne pas avoir d'empereur. Car l'empereur et l'Eglise ont une grande unité et communauté et il n'est pas possible de les séparer l'un de l'autre ».

Le danger se rapprocha quand Bajazet, irrité, convoqua ses vassaux à Serres en Macédoine. Manuel, son frère Théodore, despote de Morée, les Serbes Stefan Lazarevic et Constantin Dragaš, beau-père de l'empereur, se rendront, non sans crainte, à la réunion. Bajazet semble avoir décidé de faire périr Manuel et Théodore. Ceux-ci auraient été sauvés par le grand vizir Ali Pacha, qui aurait différé l'exécution jusqu'à ce que le sultan se borne à décider l'occupation de la Morée. Bajazet renvoya ses vassaux, ne gardant auprès de lui que Théodore, obligé de l'accompagner dans une campagne en Thessalie. Théodore parvint à s'évader et regagna le despotat à temps pour empêcher l'exécution de la décision du sultan.

Assiégé dans Constantinople

Recevant une nouvelle invitation à se rendre chez l'émir, Manuel refusa. La politique de collaboration avait cessé. Bajazet mit alors devant Constantinople un siège qui devait durer de 1394 à 1397. Les assauts des Turcs contre les énormes murailles de la ville restèrent vains. Cette fois, tout le peuple était prisonnier et Manuel dirigea vers l'Occident d'incessants appels à l'aide. Une « croisade » s'organisa mais fut défaite à Nicopolis par les Turcs.

Voyage de Manuel II en Occident : vers la liberté

Entretemps, Bajazet avait remis le siège devant Constantinople, s'emparant de Selymbria. Manuel dépêcha en Europe son oncle Théodore Cantacuzène, à qui Charles VI, roi de France, consentit l'envoi d'une expédition sous le commandement du maréchal Boucicaut. La flottille française, rejointe par des renforts venus de Venise et de l'Archipel, parvint, avec deux mille hommes, à faire des merveilles et à dégager Constantinople. Boucicaut réconcilia Manuel II et Jean VII et persuada sans doute Manuel d'entreprendre un voyage en Occident. Jean VII assurerait la régence et recevrait Thessalonique,

encore turque à l'époque, après le retour de son oncle et la victoire. L'impératrice mère Hélène Cantacuzène était morte en 1396. Andronic V, le jeune fils de Jean VII, né en 1390, était mort en 1397. Jean VII n'était donc plus considéré, à long terme, comme un rival dans la succession au trône. Manuel II alla jusqu'à l'adopter en 1399.

D'après Ducas, Bajazet crut trouver le moyen de s'emparer indirectement de Constantinople en écoutant les appels de Jean VII qui se plaignait de l'injustice qui lui avait été faite et disait ne pouvoir vivre des seuls revenus de Selymbria. Il intima à Manuel l'ordre de céder la ville à son neveu, héritier légitime de l'empire. Manuel, sachant que Jean VII se trouvait près de Constantinople avec dix mille Turcs, accepta de partir pour l'Europe en lui laissant le gouvernement de la ville. Bajazet pensait échanger Constantinople contre le Péloponnèse qu'il aurait donné à Jean VII. Ce dernier, chrétien zélé, fut ému par la disette qui sévissait dans la ville et prit au contraire le meilleur soin de celle-ci. Il dut accepter de recevoir un cadî pour juger les litiges entre les musulmans de Constantinople. Plus tard, Bajazet envoya un ambassadeur à Jean VII pour le sommer de lui rendre la ville. Les dirigeants de la ville, qui étaient maintenant pourvus de victuailles, répondirent qu'ils se défendraient si besoin était.

Manuel II s'embarqua sur la flotte de Boucicaud, fit escale en Morée où il laissa à la garde de son frère l'impératrice Hélène, ses fils, Jean, le premier Constantin et Théodore, et ses deux filles, preuve de la confiance limitée mise dans son neveu Jean VII. Les enfants impériaux furent élevés à Monemvasie, seule ville qui restât à l'époque aux mains de Théodore. L'éducation de Jean VIII, fils aîné de Manuel, fut confiée à Théodore Antiochite, ami du grand professeur constantinopolitain Jean Chortasmène. Les Vénitiens étaient très présents dans la ville, en raison du commerce de son vin, la malvoisie. Constantin l'aîné et ses deux sœurs y moururent, sans doute de la peste. Andronic y naquit en 1400, après le départ de son père.

Manuel débarqua à Venise. Passant ensuite par Padoue et par Pavie, il rencontra le duc de Milan, Jean-Galéas Visconti. Celui-ci menait d'ailleurs avec Bajazet une diplomatie secrète qui lui permit de contribuer à la libération des prisonniers français de Nicopolis. L'empereur retrouva à Milan son ami Manuel Chrysoloras, qui avait quitté Florence après y avoir brillamment dispensé l'enseignement de la culture grecque. L'empereur se dirigea vers Paris et fut accueilli à Charenton par une cavalcade de deux mille citoyens de Paris. Le blanc étant la couleur de la souveraineté, on lui présenta un cheval blanc et une robe de soie blanche. Ce cérémonial avait été refusé à l'empereur germanique qui avait dû récemment, à son grand dépit, se contenter d'un cheval noir.

Manuel se lia d'amitié avec l'un des oncles du roi, Jean, duc de Berry, qui habitait l'hôtel de Nesle, sur la rive gauche de la Seine, en face du Louvre où séjournait l'empereur. Trois semaines après son arrivée, il assista au remariage de la fille du duc, Marie, veuve du malheureux Philippe d'Artois, croisé de Nicopolis, qui était mort en captivité à Mihalic, en Asie Mineure. Marie épousait Jean, comte de Clermont, fils de Louis II de Bourbon, qui avait dirigé la croisade dite de Barbarie contre Mahdia en Tunisie. D'après le chroniqueur du duc de Bourbon, Jean Cabaret, le duc tentait par tous moyens d'être agréable à l'empereur et à son entourage grec. Les frères Limbourg, enlumineurs des Très Riches Heures du Duc de Berry, représentèrent l'empereur une fois en Auguste et une fois en Melchior, parmi les mages. Ils en gardèrent, dans leur art, un penchant pour la peinture des longues barbes. Le basileus fut reçu au milieu d'un tourbillon de fêtes. Charles VI, malheureusement frappé de folie, n'avait que de brefs intervalles de lucidité.

Le duc d'Orléans, son frère, et le duc de Bourgogne, son oncle, dont le fils venait d'être libéré par les Turcs après la croisade de Nicopolis, entretenaient une guerre civile larvée. La croisade n'était guère dans leurs préoccupations. L'empereur entama une correspondance diplomatique avec le roi d'Aragon, Martin Ier, et lui dépêcha un ambassadeur, Alexis Vranas, qui continua sa mission auprès du

roi Charles III de Navarre. Manuel distribuait à ses correspondants des reliques qu'il avait amenées, seul présent qu'il fût en mesure d'offrir.

Manuel s'embarqua ensuite pour l'Angleterre où Henri IV de Lancastre venait d'usurper le trône, motif suffisant pour ne pas s'en éloigner. Henri, que Manuel décrit en termes exaltés, le combla de promesses et lui remit un don d'argent important. Manuel, à son retour, assista avec Charles VI à une messe latine dans la basilique de Saint-Denis et continua sa « diplomatie des reliques », correspondant cette fois avec le roi de Portugal, Jean Ier. Il maintint avec tact ses relations avec les deux papes de l'époque, Boniface IX à Rome et Benoît XIII à Avignon. De Constantinople, toujours entourée par la pression turque, Jean VII ne demeurait pas en reste : il écrivit à son tour à Henri IV d'Angleterre pour lui rappeler le sort de la ville.

Manuel ne parlait aucune langue autre que le grec. Curieux de tout, il trouva le temps de rédiger à Paris deux œuvres littéraires : la description d'une tapisserie du Louvre, où il résida, et, en réponse à un mémoire que lui remettait un théologien français, un long exposé de la doctrine orthodoxe de la procession du Saint-Esprit. Après ce long séjour, Manuel, perpétuellement balancé entre l'enthousiasme et le découragement, avait sans doute compris l'inanité des promesses de ses interlocuteurs. Ses courtisans le rappelaient à Constantinople. Il répondait à Manuel Pothos : « Ceci est comme inviter un Lydien dans une plaine », sachant que rien n'est plus agréable à un Lydien.

Un événement imprévu bouleversa les équilibres de l'époque. Bajazet commit l'erreur fatale d'attaquer l'armée mongole de Tamerlan et fut écrasé à Ancyre en 1402. Prisonnier à son tour, il mourut peu après, laissant l'empire turc déchiré entre ses fils qui se disputaient son héritage.

Manuel reçut la nouvelle de la défaite de Bajazet devant Tamerlan à Ancyre en 1402 « comme une lumière tombant du ciel », écrit Ducas. Il se décida immédiatement au retour. Des captifs, prisonniers depuis la bataille de Nicopolis, avaient apporté la nouvelle à la cour de France. Le roi et les princes, raconte le religieux de Saint-Denis, entourèrent l'empereur et partagèrent sa joie. Châteaumorand quitta Constantinople pour Paris, tandis que le Sénat de Venise écrivait aussi à Manuel pour hâter son retour. Gardien de Constantinople pendant trois ans, Châteaumorand y avait gagné la réputation du parfait chevalier. Christine de Pisan, dans *Le débat des deux amants*, le décrit :

« Qui en armes sur les Sarrasins veille

En la cité de Constantin, qu'il conseille, aide et garde, pour la foi

Dieu travaille

Cil doit avoir

Prix et honneur, car il fait son devoir ».

Manuel traversa l'Italie, sans faire à l'égard du pape aucune démarche tendant à l'union des Eglises. Il négligea même de lui demander, comme il était de coutume, une indulgence plénière, ce qui froissa le pontife. Le schisme d'Occident divisait le monde latin. La prudence de Manuel, qui se confirmerait dans l'avenir, le détournait de négociations religieuses avec un pontificat divisé. Escorté par Châteaumorand, Manuel arriva à Gênes le 22 janvier 1403. Il y retrouva son ami Boucicaut, devenu gouverneur de la ville au nom du roi de France. Il quitta Gênes pour Venise, où il fit part à la République de son désir de s'arrêter en Morée pour y rencontrer son frère, Théodore Ier, et retrouver sa famille. Après avoir hésité entre la voie terrestre et la voie maritime, il opta pour cette dernière. Les Vénitiens

acceptèrent de le transporter jusqu'en Morée. Après avoir fait escale à Corfou et à Modon, la flottille débarqua Manuel à Vasilopotamos, d'où il remonta la vallée de l'Eurotas jusqu'à Mistra.

Entretemps, Boucicaut avait quitté Gênes avec une flotte qui se dirigeait vers Chypre, où les hostilités s'étaient déclenchées entre les Génois, qui occupaient plusieurs villes de l'île depuis 1373, et le roi de Chypre, Janus. Des navires vénitiens avaient été saisis à la suite du conflit et Venise voyait d'un œil très défavorable l'incursion génoise. Elle avait envoyé, sous les ordres de Carlo Zeno, une flotte qui se trouvait près de Modon. Boucicaut l'approcha avec précaution mais fut bien accueilli. Il envoya alors des messages à Manuel et partit l'attendre à Vasilopotamos. Il mit à la disposition de l'empereur quatre vaisseaux sous le commandement de Châteaumorand. L'empereur regagna ainsi sa capitale sur des vaisseaux génois. Les Vénitiens, ne voulant pas être en reste, ajoutèrent quatre vaisseaux à l'escorte. C'est en ce brillant appareil que l'empereur atteignit Gallipoli où son neveu Jean VII vint l'accueillir le 9 juin 1403.

Manuel II et Mahomet Ier, la liberté retrouvée

Dans la guerre civile entre les prétendants turcs, Manuel II choisit le camp de Mahomet Ier, l'un des fils de Bajazet, à qui se rallia aussi le despote de Serbie. Mahomet remporta en 1413 une victoire décisive. Manuel, comme l'écrit l'historien Ducas, se vit transporté de la mer rude et tempétueuse dans un port tranquille et calme.

En 1421, le sultan, qui revenait d'Europe, manifesta l'intention de passer près de Constantinople pour se rendre en Anatolie. La cour de Constantinople croyait savoir que le sultan avait l'intention d'assaillir la ville et conseilla à l'empereur de le capturer. L'empereur refusa de manquer à son serment mais manifesta une certaine méfiance. Au lieu d'envoyer, comme le commandait le protocole, l'un de ses fils à la rencontre du sultan, il dépêcha une ambassade composée de Démétrius Léontaris, d'Isaac Asan et du protostrator Manuel Cantacuzène, avec escorte et cadeaux. Ils firent route de concert, le sultan conversant amicalement avec Léontaris. L'empereur et ses enfants attendaient le sultan au Diplokionion, lieu du rivage du Bosphore marqué par deux colonnes, avec deux vaisseaux. Les souverains embarquèrent chacun sur un vaisseau, échangèrent des saluts pendant la traversée. Au débarquement à Scutari, le sultan logea dans une tente préparée pour lui, tandis que la famille impériale restait à bord des navires. Un dîner amical réunit les deux groupes. Dans la soirée, le sultan monta à cheval et prit la route de Nicomédie, tandis que la famille impériale rentrait chez elle. Peu après, le sultan retourna en Europe par Gallipoli, pour gagner Andrinople. L'empereur lui envoya Démétrius Léontaris pour s'informer de ses projets et lui rappeler le traité existant entre eux. Le sultan le reçut avec égards et amitié et lui dit à la fin de l'entretien : « Depuis quelques jours, je ne me sens pas bien. Mais je guérirai, nous mangerons et nous boirons ensemble et nous parlerons ». Trois jours après, Mahomet mourait.

Mourad II, l'un des fils de Mahomet, rejoignit Brousse, sa capitale, et prit le pouvoir. La cour de Constantinople avait, à toutes fins, donné asile depuis des années, à un prétendant nommé Mustapha, qui se faisait passer pour un fils de Bajazet.

Une violente discussion divisa la cour. Certains voulaient respecter le traité et reconnaître Mourad. D'autres souhaitaient utiliser le prétendant Mustapha et lui livrer la partie européenne des terres ottomanes, laissant l'Anatolie à Mourad. L'empereur était du premier parti, Jean VIII et le grand domestique Démétrius Cantacuzène du second, espérant y gagner Gallipoli, promise par Mustapha. L'empereur abandonna la partie, laissant la décision à son fils en lui disant : « Fais comme tu veux. Je suis vieux et malade, mon fils, et proche de la mort ; je t'ai cédé la souveraineté et ses prérogatives ».

En septembre 1421, Jean VIII se rendit avec une flotte à Gallipoli où il avait fait transporter Mustapha, réfugié à l'époque à Mistra. Il le salua comme souverain de la partie européenne du sultanat. Mourad triompha sans peine de son rival et le fit exécuter.

Nouveau siège de Constantinople

Pour Mourad, sans doute outré par le manquement de Byzance à la foi des traités, l'heure de la vengeance avait sonné. Mikhail Bey, que Mourad avait nommé beylerbey de Roumélie pour s'assurer son appui contre Mustapha, vint mettre le siège devant Constantinople le 8 juin 1422. Manuel envoya vainement deux ambassades à Mourad. Les premiers ambassadeurs furent emprisonnés : Démétrius Cantacuzène, du parti de la guerre, Mathieu Lascaris et le chancelier Ange Philommatissis. Mourad lui-même arriva devant la ville le 20 juin. Il fit construire entre la Corne d'Or et la Propontide une immense levée de terre, chargée de machines de guerre quelque peu archaïques. Il ne disposait pas encore de l'artillerie qui donnerait la victoire à Mahomet II en 1453. Un religieux avait prédit aux Turcs que la ville tomberait le lundi 24 août. Ce jour-là, fête de Saint Eutychès, l'assaut général fut lancé, sans que les Turcs pussent ouvrir une brèche dans les murs. Ils restèrent encore deux semaines devant la ville, puis levèrent le camp. Le chroniqueur Jean Kananos attribue leur départ à l'intervention de la Vierge Panaghia.

En fait, le jeune frère du sultan, un autre Mustapha, installé à Nicée, avait mis le siège devant Brousse. Mourad marcha contre lui. Le prétendant se réfugia à Constantinople le 30 septembre 1422. Il s'arrêta dans le parc impérial, en dehors de la ville, et vint rendre hommage aux deux empereurs le 1 octobre. Lors de cette visite, l'empereur Manuel, âgé de soixante-treize ans, fut frappé d'hémiplégie après dîner. Les Turcs furent néanmoins impressionnés par sa majesté, trouvant qu'il ressemblait au prophète Mahomet et rappelant à cette occasion les paroles de son ancien ennemi, Bajazet Ier : « Même celui qui ne connaît pas l'empereur pourra dire à son seul aspect : celui-ci doit être un roi ».

Entretemps, Mourad II avait pris l'initiative. En 1423, il ordonna à Turakhan Bey, cantonné en Thessalie, d'envahir la Morée. L'Hexamilion n'était pas défendu. Turakhan s'en empara et le détruisit. Turakhan ravagea le despotat, massacrant notamment de nombreux Albanais à Tavia. Les Turcs se heurtèrent toutefois à une violente résistance grecque et durent se retirer en abandonnant une grande partie de leur butin et des esclaves capturés.

La dernière paix

Jean VIII, ayant perdu, pensait-il, toute chance de s'entendre avec les Turcs, partit pour Venise et Milan, tentant de mettre fin à la mésentente entre ces puissances et la Hongrie, où il se rendit ensuite.

Pendant ce voyage, Manuel et son plus jeune fils, Constantin, décidèrent au contraire de traiter avec les Turcs et envoyèrent au sultan une ambassade. Le traité conclu anéantissait les gains territoriaux du traité conclu avec Mahomet Ier et prévoyait un lourd tribut. Il assura toutefois à l'empire sa dernière période de paix avant l'assaut de Mahomet II en 1453.

Le 21 juillet 1425, Manuel II, qui depuis deux jours était, selon la tradition, devenu moine, mourut à l'âge de soixante-quinze ans.